

2013  
LES

# Années

Le journal de cette année (24 n°/an) – n°29 – 15.03.2013

## EQUUS FERUS CABALLUS

Bourrin, bidet, canasson, haridelle, rosse, bourrique... en un seul mot amical : cheval ! Il marche à nos côtés depuis des millénaires. Il lui faut deux papes, Grégoire III en 732 et Zacharie en 751, pour en interdire la consommation. Les Grecs en revanche nous avaient inventé les *Cavales de Diomède* qui sont, elles, des juments carnivores ! Les indigènes d'Amérique du Nord le nomment *grand chien* tandis qu'au même moment en Europe nous déclinons le grec : *hippocampe*, cheval cambré. *Hippopotame* : cheval du fleuve. *Hippolyte* : le « délieur » de chevaux. Jusqu'à nos amis prénommés *Philippe* : ceux qui les aiment ! Passons sur les mille et une sous-espèces, variétés, familles, sous-groupes... Je retiens seulement Przewalski, pas seulement à cause de l'impossibilité qui nous est faite de prononcer – et plus encore d'orthographier – son nom, mais parce que, de tous les chevaux, c'est le seul qu'on ne parvient pas à domestiquer. Et si vous voulez un quizz (mot bizarre grâce auquel on exprime désormais l'idée qu'on va vous poser des questions idiotes), vous pourrez j'en suis certain retrouver leurs maîtres : Rossinante ? Black Beauty ? Jolly Jumper ? Crin-Blanc ? Tornado ? Gripoil ? Ulysse ? Mais oui, Ulysse enfin, qui vous remettra en mémoire le film et la chanson d'Henri Colpi, musique et interprétation de Georges Brassens... J'ai appris par ailleurs avec plaisir que le président de la Fédération nationale bovine se nomme, contre toute attente, Pierre Chevalier tandis que plus aucun « Philippe » ne préside depuis lurette aux destinées du Pari Mutuel Urbain (dont on se cherche ce qu'il conserve d'urbain et de mutuel). La semaine prochaine si vous avez encore de l'appétit, viande de poule, carré d'agneau, dos de cabillaud et cuisse de hanneton des Andes.

Michel Lalet

## l'écrivain de la quinzaine

### JOSEPH KESSEL LE COMBAT

Journaliste-écrivain...

La vie de Joseph Kessel est digne d'un roman. Celui qui écrivait *Tout Zola, c'est un reportage*, inscrit logiquement son œuvre dans sa vie de grand reporter. Il est de tous les rendez-vous de ce siècle qui saigne, hurle, gémit ou espère, enquêtant et agissant. Se trompant assurément parfois. Mais il n'est pas question de le juger à l'aune de ce que nous savons aujourd'hui. Kessel, c'est d'abord une force de la nature, « une sorte de géant des steppes. Une tête de boxeur aux yeux doux » écrit Jean Cabanel. Pour le définir tout entier il faudrait un dictionnaire, mais rien qu'à la lettre A on pourrait en faire un volume : Amours, souvent simultanées, mouvementées. Amitiés, souvent marquées à droite mais aussi à gauche, au-delà des clivages ce sont les hommes qui l'intéressent. (Il faut lire la tendresse d'un Jeanson quand il évoque son ami Jef!) Addictions, multiples, redoutables : jeu (il se fait interdire de casino pendant vingt ans), whisky, vodka, tabac, opium, cocaïne. Académicien. Acuité. Agnostique. Argentin (de naissance, mais d'origine russe). Aviateur : héros de la grande guerre à vingt ans. Et il faudrait continuer comme cela pendant des pages et des pages où dominent les adjectifs. Baroudeur, brutal, combattant, créateur, curieux, dispendieux, doux, émotif, entrepreneur, excessif, fécond, fêlard invétéré, (co)-fondateur de la LICRA, érudit, fidèle, goinfre, humaniste, infatigable globetrotteur, juif (il le découvre à sept ans, en Russie, lors d'un pogrome), libre, notoriété, parolier (*Le chant du Partisan*, avec son neveu Druon), partial (prend volontiers fait et cause pour les rebelles, les révoltés, les insoumis), patriote (a toujours choisi la France, mais se découvre plus que jamais patriote pendant la débâcle de 40), partisan, perspicace (il faut lire les articles con-



crés à l'Allemagne en 1932), polyglotte, précoce (licencié ès Lettres à dix-sept ans), préfacier (*Des souris et des hommes*, etc), résistant, révolté, sensible – à la misère des hommes – témoin, violent (parfois)...

...il préfère les hommes aux idées.

1916, il a dix-huit ans, a tenté de s'engager : ce sera pour décembre. Il ronge son frein, prend des cours d'art dramatique mais ne se reconnaît aucun talent, collabore au *Journal des débats* (sa connaissance des langues lui en ouvre les portes), y fait paraître deux contes dont *Dans les taillis de Bieloveja*. Ce texte de quelques pages – une nouvelle plutôt – me paraît tout à fait emblématique de l'œuvre de Kessel. Campée dans la Russie de 1916 alors que l'armée tzariste connaît de graves revers, leur maison brûlée, l'errance d'une mère au sein tari, son nouveau-né et sa petite fille. Le désespoir, la faim, la folie cruelle des hommes. Dans un prochain numéro des *Années* nous parlerons de *Mary de Cork*, qu'il considérerait – à juste titre – comme sa meilleure nouvelle. À la question : Avez-vous des ennemis ? Il répond : *Comme écrivain, bien sûr. Ce serait trop beau... Les attaques viennent toujours du même bord. Des gens intellectuels à l'extrême. Dans l'histoire littéraire il y a toujours eu un cap dogmatique... On y proscriit tout ce qui n'est pas introspectif, rigoureux. Ou de facture quintessenciée... Hors de là, point de salut, point d'écrivain véritable. Je reconnais avec joie des réussites nées de cette inspiration. Mais je suis certain qu'une belle et simple histoire, d'aventure, de violence ou d'amour, contée avec foi a autant de valeur et de pouvoir... Et que ce n'est pas céder à la facilité, chercher à plaire au public, que de l'écrire.*

Ce qui me plaît chez lui : cette acuité, cette empathie envers les humbles, les modestes, les victimes, les révoltés ; une qualité d'écoute, d'observation tout à fait surprenante chez un homme qui côtoie les « grands » de son époque mais saisit l'épaisseur du monde à travers la vie des simples : une démarche pensée, voulue, autant que spontanée, immédiate. Kessel n'est pas un penseur, pas

un philosophe. Il a l'étoffe sensible, la couenne perméable, le rugissement léonin, le ronronnement félin et la larme facile. Il dit des *bêtises* (le choix du mot est un hommage à J.-C. Carrière) énormes comme lui, comme son époque ; parle de *race juive*, de *nègres*, aime la guerre, la patrie. Pourtant, il a la délicatesse de penser que l'épaisseur d'un pays, un peuple, une communauté ne se mesure pas à l'aune de ses notables mais de ses plus modestes, miséreux. À l'aune des « ombres ».

**Dominique Cornet**

### LA RUSSIE DE DOSTOÏEVSKI À KESSEL : LECTURE EXPLIQUÉE

#### 1 – La steppe rouge.

Kessel connaît bien la Russie dont il est originaire – mais peut-on jamais bien la connaître ? Enfant, il a vécu trois ans à Orenbourg sur le fleuve Oural, berceau de la famille maternelle, avant de revenir en France, pays des libertés. En 1916, (il a dix-huit ans), *Le journal des débats* publie deux contes qui ont pour cadre la Russie en guerre : *Dans les taillis de Biéloveja* et *Le coq rouge*. Héros de l'aviation il est envoyé en mission à Vladivostok où il séjourne pendant deux mois pendant l'hiver 1918-1919. *Le Figaro* l'envoie en Union Soviétique en 1921 mais, ne pouvant obtenir de visa, il devra se contenter de séjourner à Riga, en Lettonie, où il recueille de nombreux témoignages de socialistes révolutionnaires ayant fui les Bolcheviks.

*Le chant de Fedka le Boiteux*, première nouvelle du recueil, renoue avec la tradition littéraire des personnages russes hors normes. Le temps des troubles, guerres ou révolutions révèle ces individus à eux-mêmes. Fedka le Boiteux, obscur professeur de géométrie épouse brutalement la cause des Bolcheviks et s'en sépare tout aussi brutalement pour vivre sa propre et cruelle aventure. *La poupée* : il est des révolutions comme des guerres civiles. Elles jettent dans leurs lits sanglants des enfants qui acquièrent avec elle une provisoire maturité qu'ils ne peuvent supporter longtemps. Enfants-soldats, enfants-prostitués, ils jouent aux

grands avant de tenter de trouver une maigre consolation, un oubli illusoire, en jouant à la poupée ou à la console (quel mot étrange). *L'enfant qui revint* : un enfant, témoin de l'exécution de son père par les Tchékistes, parvient à revenir chez lui. Il a la langue coupée. La terrible police secrète s'appête à le reprendre : déjà un garde se tient à la porte. La mère agit, sereine... Terrible ! *Au marché* : une histoire transposable dans tous les pays, sous tous les régimes au cours de toutes les périodes troublées où ont lieu des disparitions. Simple et atroce. La renommée de Kessel antibolchévique est vite faite. Il l'assume.

Hormis *Fedka* et *Le caveau n°7* (il a bien existé, sous un autre nom) les cinq autres nouvelles regroupées dans *La steppe rouge* sont magnifiques d'humanité, de préoccupation à l'égard des humbles, des petites gens soucieux de survivre et que les leurs soient épargnés, simplement, face à la terreur qu'imposent les maîtres du moment et leur terrible police secrète. C'est le recueil d'un tout jeune homme (il a moins de vingt-quatre ans). N'étant pas autorisé à séjourner en Russie, ces récits sont le reflet des témoignages de ceux qui ont fui un pays marqué déjà de l'empreinte indélébile de la Tcheka. Oui, Kessel est antibolchévique. Mais peut-on lui reprocher d'être totalement partial, lui qui note dans *Le journal d'une petite fille russe*, qu'à Kiev : «...quand les troupes blanches arrivent, ce sont des répressions atroces, de nouveaux massacres ». Oui, faute de pouvoir observer lui-même il se fie aux témoignages de fuyards. Mais ces nouvelles sont universelles et intemporelles. On y croise les géôles de l'Algérie, d'Irlande, du Chili, de tous les pays où, quel que soit le camp, on torture, on bafoue les droits de l'homme les plus élémentaires.

#### 2 – Le bolchevisme à travers Dostoïevski

Dans cet article de décembre 1919 paru au *Mercur de France*, Kessel écrivait : « en tant que système social [le bolchevisme] reste comme un phénomène que l'avenir seul permettra de justifier ou de condamner ». On est donc loin de l'antibolché-

vique primaire que certains ont décrit. Il poursuit : « Mais il est indéniable qu'il a pris en Russie un caractère spécial, maladif. Il a révélé soudain des cruautés, des aberrations dont le grand peuple slave, connu pour sa douceur (sic) semblait incapable ». Il est pour le moins surprenant qu'il ait laissé passer cette formule hasardeuse qui, à elle seule, pourrait donner raison à Lacassin<sup>1</sup>, mais sans doute est-ce façon de souligner le contraste entre les deux grands écrivains russes que sont Tolstoï et Dostoïevski. Tout le reste de l'article tente au contraire d'éclairer les événements à la lumière de l'œuvre du second. « Caractère de maladie collective, psychose russe, émotions les plus contradictoires » sont des formules qui reviennent couramment. Il rapporte aussi cet aveu d'un Russe blanc réfugié à Constantinople : « Vraiment, lorsqu'on voit le luxe fou et la débauche des nôtres là-bas, on se dit que le bolchevisme est un fléau nécessaire ». Kessel renchérit : « Il en est ainsi de l'âme du peuple russe où s'accordent tous les extrêmes. Comme la steppe d'été aux herbes hautes, elle est infinie, entière, mouvante. Et il y a en elle autant de danger que de charme ». Et de citer l'auteur des *Possédés* qui semble en certaines pages devenir un visionnaire : « La Russie est un pays miséreux et dangereux. Elle se réjouira de n'importe quelle issue pour peu qu'on la lui montre ». Au-delà des utopies sociales revendiquées, Kessel tente au regard de la psychologie des personnages de Dostoïevski, de comprendre comment les Bolcheviks parviennent à instaurer un régime de terreur.

**Dominique Cornet**

1. Je ne sais comment Francis Lacassin a pu écrire en préface à *Mémoires d'un commissaire du peuple* que Kessel va dénoncer le serpent qui a pris possession du paradis de son enfance et qui a détruit « sa Russie ». Si la première partie est vraie, (Kessel dénonce dès le début la terreur imposée par les Bolcheviks et le rôle de la Tcheka), par contre sa famille a trop souffert de l'antisémitisme et des pogroms pour idéaliser à ce point un pays qu'elle a fui à deux reprises. Il dénonce ailleurs l'autocratie tsariste. Je dois cependant admettre que Kessel le lui a laissé écrire.

### LE LION: BELLE HISTOIRE SUR FOND D'EXOTISME? HUMEUR.

Je l'avais lu enfant, émerveillée, comme pourraient l'être encore aujourd'hui des gamins qui découvrirait cette belle histoire d'amitié entre une petite fille et un lion, dans un univers « paradisiaque » : « *Il me semblait que j'avais retrouvé un paradis rêvé [...] dans l'innocence et la fraîcheur des premiers temps du monde* ».

C'est d'ailleurs l'essentiel de ce qui en est retenu, à la lecture de commentaires sur ce livre glanés sur internet...

Et cela a motivé ma mauvaise humeur lorsque j'ai relu cet ouvrage récemment. Réaction sans doute aiguës par un contexte qui aujourd'hui encore me semble très « ambigu ».

Le risque étant en effet – et la lecture des commentaires que j'évoque semble confirmer que ce risque est réel – d'occulter que dans ce contexte « paradisiaque » se jouait une histoire qui avait nom colonialisme, que les Blancs de l'histoire étaient des colons anglais, que Bullit, le directeur de la réserve, dont le travail était de protéger les animaux, tient parfois des propos racistes d'une grande violence dont je livre ici quelques exemples.

Il faut rappeler, et cela est d'importance, qu'il s'agit d'un livre conçu, selon l'auteur pour des enfants : « *une histoire glanée au Kenya, [...] un roman sans grandes ambitions, mais dont on pourrait tirer, à l'occasion des fêtes de Noël, un album illustré pour enfants susceptible de faire une petite carrière* »... Il faut aussi situer l'édition de cet ouvrage : 1958, et remarquer qu'à cette époque, il était très répandu de penser que les Blancs avaient porté là-bas la civilisation et que tout cela n'était qu'affaire de bons sentiments. On ne voyait là nul racisme...

Sans doute est-ce ainsi averti qu'il faudrait lire, au sujet des Masai, « *Ils ne vendent ni n'achètent rien. Ils ont beau être noirs il y a du seigneur en eux* ». Ou, ces propos de Bullit, l'administrateur, évoquant le fait que des Masai continuent de tuer des lions « *Quelques noirs de moins, même Ma-*

*sai...* » ce n'est pas grave... ou encore « *Il (Bullit) vit l'homme sous le fauve. Et, bien que cet homme fût un noir, c'est-à-dire une peau abjecte sur une chair sans valeur et que ce noir lui-même eût voulu et poursuivi sa perte, Bullit fut saisi par la solidarité instinctive (...). Dans l'affrontement c'est pour l'homme qu'il avait à prendre parti* ».

Ce « conte pour enfants » mérite donc, à mon avis, une lecture avertie, ainsi que réflexion et débat quant au contexte. Yves Courrière, biographe de Kessel, mentionne que le major Taberer, responsable de la réserve du Kenya, qui a servi de modèle pour Le lion, conscient du traitement caricatural dont il avait fait l'objet, a eu la ferme intention d'attaquer l'auteur en justice. Le procès n'eut pas lieu, moyennant sans doute une transaction financière. Quant à moi, désormais, ces belles histoires pour Blancs en mal d'exotisme, rêvant peut-être de cette belle vie là-bas, avec des serviteurs noirs dévoués pour lesquels on aura bien entendu les meilleurs sentiments... me sont réellement devenues je crois, insupportables. Ce qui explique ce regard partial et ce billet d'humeur...

Aline Salomon

### PORTRAIT DE FEMME DANS LA NUIT.

Du comptoir du Sans-Souci, il la voit : « *Ce samedi, la femme passa devant moi à la même heure environ que les nuits précédentes* ». Elle marche vite, « *sans chapeau, sous la brume de février. [...] Corps lancé dans la nuit... Cette chevelure cuivrée, abondante... Ce cou blanc comme une cible... Et cette course de fille aux abois...* » En deux pages tout est posé : la sensualité et le drame. Le roman s'ouvre sur la première, le second le rattrape à mi-pages et va jusqu'au dénouement.

Elsa Wiener a fui l'Allemagne hitlérienne – Kessel écrit cela en 1935! – après l'arrestation de son mari. Elle lui reste indéfectiblement attachée. Elle ne vit que pour lui, dont elle apprend bientôt qu'il a été interné. Pour lui elle se prive de tout, lui envoyant d'hypothétiques mandats pour qu'il survive. Pour lui elle chante dans les cabarets.

Le narrateur découvre peu à peu sa vie et sublime sa pulsion amoureuse en une amitié admirative. Il va assister à sa dérive, à sa plongée en eau trouble et à sa déchéance : le style d'Elsa Wiener est passé de mode ; son mari a un besoin urgent d'argent ; elle se prostitue. Elle échangera la liberté de Michel contre une nuit avec son pire ennemi, le chef de la police secrète allemande à Paris. Michel la rejoindra en France mais la vie a tourné, il ne comprend rien. Elle en mourra – suicide ?

Et tout au long – c'est lui qui clôt le livre – le regard de Max, les mots de Max. Max est un jeune juif que les nazis ont tabassé, le rendant infirme. Il ressent le narrateur comme un intrus dans le couple étrange qu'il forme avec Elsa, bientôt comme un rival en amour parce que ses sentiments le brûlent même s'il n'ose les exprimer.

Comment ne pas lire, sous les mots qui nous parlent d'Elsa Wiener, les traits de Romy Schneider qui lui prêta ses traits dans le magnifique film de Rouffio (1982) ? Et d'ailleurs le destin de la comédienne ne rattrapa-t-il pas celui de son personnage ? Elle était tout à la fois celle-ci :

« *Peut-être l'aurais-je mal reconnue avec ses cheveux noués négligemment, avec ses jambes nues et chaussées d'espadrilles, sa courte robe de toile écrue, si le mouvement de joie, le cri heureux que lui arracha ma venue subite, ne m'avaient aussitôt rassurée. Ses joues étaient fermes, fraîches* »

et celle-là :

« *Une souffrance, une épouvante de supplicée déformèrent son visage. Mais je fus heureux de ces sillons furieux par lesquels la douleur libérait (sa) figure. Et la rémission enfin lui fut accordée qui désunit ses membres, tendit son corps, arracha de sa gorge des cris de bête et d'enfant, précipita sur ses joues le ruisselant bienfait des larmes, la plongea dans les limbes de l'évanouissement* ».

On peut bien sûr y lire la prémonitoire dénonciation du nazisme mais Kessel, qui avait bourlingué de par le monde, n'avait guère à forcer son imagination : toutes les guerres sont les mêmes, tous les fascismes sont les mêmes, et il n'y a que ceux qui ferment les yeux pour croire à la « guerre

propre». Pour moi les drames du siècle ne sont là que pour montrer comment une vie peut se déliter, comment la plus miraculeuse des grâces peut se ternir, s'avachir sous les coups de boutoir du destin.

En refermant ce livre, on n'a qu'une envie, faire comme Kessel : « *Je pliai la lettre de Max. Je la mis dans une poche et m'en allai errer à travers la neige obscure. Quand je fus complètement épuisé, je rentrais dormir* ».

Roger Wallet

*La passante du Sans-Souci*, Poche

## ALLEMAGNE 1932

### Des forgerons du malheur... (mars 1932)<sup>1</sup>

C'est un homme neuf, libéré de quelques-unes de ses addictions, qui est envoyé par *Le matin* en Allemagne en mars 1932. Du 8 au 14, dans une série d'articles intitulés *L'Allemagne aux urnes*<sup>1</sup>, il décrit une nation où la mort violente est devenue normale, ...travaillée par les fermentations de la violence et de la folie, nourrie, pétrie, intoxiquée de haine. Pas un jour une nuit où les SA et les communistes ne s'affrontent violemment, laissant des hommes sur le carreau, ce qui semble laisser de marbre une grande partie de la population. Kessel ne se contente pas du factuel ; la proximité des élections, la misère, l'inflation, la dette de guerre (colossale !), la haine tangible. Il décrit les lieux, les quartiers, les atmosphères, la pluie froide, les mises en scène à faire frissonner un cadavre, tant du côté nazie que dans la pègre ultra disciplinée de l'unterwelt (dix mille hommes, rien qu'à Berlin !). Les réunions publiques des SA, les discours délirants, l'aveu de sa propre peur au cours de ces réunions. Il décrit les cordons nazis des troupes de choc, *des machines à frapper, tranquilles, méthodiques, implacables*. À Dortmund, c'est un petit homme accueilli par une musique de fanfare martiale : Adolph Hitler (naturalisé allemand depuis janvier de cette même année). *Voix aussi banale que le physique, un homme exceptionnel par le*

*caractère falot du personnage*, mais un charisme prompt à galvaniser les passions, les haines. *Et chaque fois l'effet était atteint... des imprécations furieuses éclataient comme une salve automatique et le semeur de haine reprenait son discours, flagellant les Français autant que les Juifs d'Allemagne*. Plus encore que les documentaires auxquels nous sommes trop habitués, la relecture de ces *Forgerons du malheur* fait froid dans le dos. À l'opposé il ne se défend pas d'une tendresse certaine, d'une empathie qui étonneront certains qui le connaissent mal lorsqu'il décrit les défilés de dizaines de milliers de communistes dans le froid et l'humidité des cortèges. *Je ne voyais que des casquettes usées couvrant des visages blêmes, tirés, tragiques, de pauvres vêtements, des enfants hâves*. Tout ce monde défilait sous les drapeaux rouges dont certains amoureux brodés aux insignes des sections. *La se montrait la vraie misère allemande des classes laborieuses*. Ces articles d'un Kessel réputé anti-bolchevique paraîtront dans *La Pravda*. En réalité, de son propre aveu, *sans être devenu communiste*, l'auteur n'était plus *idiotement antibolchevique comme on peut l'être à vingt ans*.

### ... à La marée brune (juillet-août 1932)

On mesure à travers ces articles la démence mystique, l'hystérie collective qui s'est emparée de l'Allemagne, *les foules grondantes, les visages envahis par la haine, Hitler envoûtant les masses de son délire. Hitler entraîne tous les demi-soldes, les éléments troubles, fervents de violence et de coups, les aigris, les désespérés des classes moyennes, et même les ouvriers chômeurs*. L'état de siège est proclamé, la République est déjà – légalement – supprimée, *une poigne singulièrement rude s'était abattue sur l'Allemagne, contrôles pesants, justice sommaire*. Le 2 août, c'étaient deux cent vingt sièges gagnés au Reichtag par les nazis : basculement définitif. Le meurtre politique se déchaînait, gagnant rapidement le pays tout entier.

Et comme une allégorie, une petite vieille en vélo qui meurt sous le coup de boutoir du taxi qu'il occupe.... *Les nazis viennent de gagner au*

*Reichtag. J'ai beau me répéter que l'enjeu, c'est tout l'avenir de l'Allemagne, et par conséquent le destin de l'Europe et du monde... Une figure efface de mon esprit ces visions [de violence et de haine], une figure qui n'a rien à faire de tant de furieuse passion, la figure humble, ridée, fanée, paysanne, d'une bonne petite vieille à cheveux gris, à fichu noir. Et qui est morte à cause de moi*.

La précocité de l'analyse de Kessel lui fait honneur. La qualité de son écriture aussi : journaliste et romancier étroitement mêlés.

Dominique Cornet

1. Titres sous lesquels certains articles du 8 au 14 mars et de juillet-août 1932 sont republiés en 1956 dans *Témoins parmi les hommes*, tome II : *Les jours de l'aventure*, éditions Del Duca, puis en 2010 dans la collection *Texto* chez Tallandier.

Joseph Kessel, *Reportages*, Romans Quarto, Gallimard, 2010

## CITATIONS DE KESSEL

Un ami, c'est à la fois nous-même et l'autre, l'autre en qui nous cherchons le meilleur de nous-mêmes, mais également ce qui est meilleur que nous.

On peut toujours plus que ce que l'on croit pouvoir.

L'homme qui écrit n'est plus qu'un appareil de transmission.

Les cœurs instinctifs sont purs sans qu'intervienne aucune notion morale, purs à la manière d'un vin, d'une pierre ou d'un poison, purs par leur violence et leur intégrité.

Que c'est bon d'aimer la vie et de la risquer sans cesse.

Un saint ne naît jamais armé de la sainteté comme d'une cuirasse. Un héros ne sort jamais tout cuit d'un moule fabriqué à l'avance. Le grandeur de l'homme est dans sa complexité. Le reste n'est qu'image d'Épinal.

Il n'est pas nécessaire de courir le monde, de traverser océan et jungle pour sentir le charme des nuées, la sève des arbres, le langage des rivières et des nuits.

## Renaud m'emmerde

Je chante ici et là. Je saute d'une boîte miteuse à un cabaret décrépît. À la même heure, au café de la Gare, à deux pas de chez moi il y a une foule. Les mecs m'ont raconté qu'un type a conquis le droit de faire la manche pour les gens qui poireautent avant d'entrer applaudir Romain Bouteille et ses potes. Plus tard, on se croise à La Pizza du Marais. Encore plus tard je chante rue des Blancs-Manteaux. Toujours le même quartier. Un endroit qui se nomme La Souris Papivore. La porte d'à côté, c'est le Point Virgule. Soir après soir, je vois la queue grossir sur le trottoir. Pour lui, évidemment.

Renaud m'emmerde. Il paraît que c'est bien ce qu'il fait! J'en sais rien. Je suis sur scène à la même heure... Je le croise un soir à la Veuve Pichard. Mais pas de bol, il ne chante pas. Il fait l'acteur avec Martin Lamotte... Partout où je passe, il y a toujours quelqu'un pour demander : « Z'avez entendu le mec, ce Renaud-là? C'est pas mal du tout... » Je ne sais pas comment j'ai fait, mais je l'ai raté cent fois.

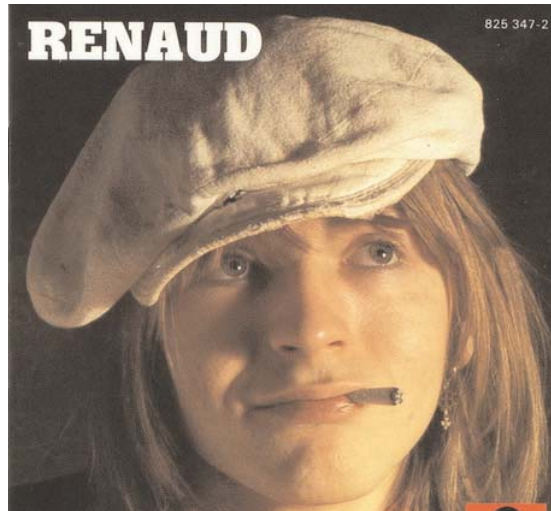
Et puis sortent les premiers albums. Pas les miens, of course. Vrai succès. Pas sûr que j'aime ça. Mais coup de chapeau quand même. À défaut d'être dans mes amours, je salue l'énergie, l'humour et ce qu'on attend d'un artiste : la vraie originalité qui fait mouche à la première seconde...

Moi je continue dans les boîtes où l'on n'ose pas dire qu'on y passe : Le Pied de la Butte, Le Bec Fin, le Caveau de la Bolée... en équilibre entre grivois et porno. Pourquoi est-ce qu'on va chanter là dedans? Questions qu'on se pose avec des presque encore jeunes comme Georges Chelon ou des presque déjà vieux, comme Jean Claude Pascal... Qu'est-ce qu'on fout là? On attend quoi? Des scènes dans d'autres lieux plus huppés forcément, il y en a encore mais je sens bien que l'heure est passée.

Patrick Abrial est oublié depuis longtemps. Jacques Debronckart est en train de sombrer. François Béranget vacille. Anne Sylvestre ne se sent pas très bien. Henri Tachan s'est trompé de porte, Dick Annegarn voyage et Graeme Allwright est en désinto... Les derniers à vendre des

chansons comme j'aime auront sans doute été Yvan Dautin, Gilbert Laffaille et Renaud, je suis bien forcé de l'admettre. Circulez, disait déjà Coluche : Y a plus rien à voir!

Renaud travaille. Il suit sa piste. Il cherche. Je tombe en amour des



chansons où il s'est fait accompagner de Joss Baselli. Les choses s'accélérent à une vitesse folle pour lui. Plus la peine de se demander si on aime ça ou pas! Maintenant, c'est là! On pige tout de suite que ça va faire partie du patrimoine! Il enchaîne les concerts, les tournées, les disques, les plateaux de télé... Il est devenu plus riche que sa maison de disque, c'est dire! Début 80 nous nous croisons encore, au sommet du Mont Lozère, dans la tempête de neige, dans un hôtel improbable, tous encombrés de biberons et de paquets de couches. Lui avec sa femme et sa Lolita, moi avec ma femme et ma Juliette, un copain avec sa femme et sa Céline...

Nées dans un mouchoir les trois gamines. On se perd dans le brouillard. On manque de crever d'hypothermie. Tout le monde s'engueule. Personne ne chante. Un vrai désert ce Mont-Lozère! Il se barre alors qu'on a même pas fini de s'empailler. J'ai appris récemment qu'il était déjà venu se perdre dans ce vide sidéral, vers ses quinze ans, pour y monter une « communauté ». Il a toujours été en avance sur tout le monde cet homme-là.

Encore plus tard, il écrit cet album déchiré : *Mistral Gagnant*. La chanson titre de l'album, il ne voulait pas la rendre publique. C'est encore un musicien que j'aime qui tient le piano. Qui tient la chanson j'allais dire... Mais c'est tellement réussi cet album! Là, j'ai aimé l'auteur à cent pour cent. Ce n'était plus la gouaille, l'humour à deux balles, la révolte pour ados des beaux quartiers ou les loubards reconvertis. Il n'y a même plus de virtuosité! C'est le début de la douleur. Et les chansons l'ont bien compris...

Forcément, c'est avec Aragon que ça doit se conclure : *Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard. Que pleurent dans la nuit nos coeurs à l'unisson. Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson! Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson, ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare... Il n'y a pas d'amour heureux.*

Michel Lalet

## LE PAPE AUX HIBOUX

### Francis Bacon



1958 (acquis en 1966)

Êtes-vous prêt à aller à Bruxelles? De Paris, le Thalys vous y mène en 1h22mn! Alors? Musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles, une très bonne destination pour voir *Le pape aux hiboux*.

Il faut aller voir les tableaux de peinture, l'écran ne suffira jamais, même si je vois la dérive venir, il faudra encore aller voir les surfaces, la matière, la couleur éclairée, le geste qui dessine, le geste qui adresse. Considérer le geste qui dérape, considérer le geste qui géo-maîtrise... et puis lire, pour ces hiboux qui regardent et murmurent une symbolique: tristesse, obscurité, retraite solitaire et mélancolique. En Chine antique, le hibou, animal terrible, pouvait dévorer sa mère, symbolisant ainsi l'excès de yang. Mais ici? Vous découvrez les

mains, ces deux mains qui deviennent à vos yeux des portraits, vous y voyez des têtes... petites têtes de marionnettes! Tout le haut du tableau détourne notre attention vers la gauche tandis qu'elles se parlent, complotent, tandis qu'un crâne apparaît sous ces mains et que la viande revient qui destine l'homme à la mort, côtes, grandes traces blanches, nous y voici. Nous reprenons le portrait du pape, les yeux cerclés, cette bouche gourmande qui jubile, qui s'avance comme pour parler mais sans articuler, juste avant d'articuler quand c'est la découverte de la pensée qui illumine tout le visage, une pensée malicieuse et minutieuse. Et puis partout la nuit, et ce fauteuil qui prend place avec de légères lignes, jaune lumière, puis qui se fait perchoir, sans insister, lignes en place avec rigidité, géométrisation de la surface, puissance, forces immanentes, malgré la nuit, ça tient! Les pieds sont inutiles. Nous sommes ici.

Bon, y aller pour un seul tableau? Non? Alors disons qu'il y a plus de tableaux avec l'exposition: «Changing States: Contemporary Irish Art & Francis Bacon's Studio», qui vous attend jusqu'au 19 mai 2013, au Palais des Beaux-Arts (Bozar). Rythmée en trois salles, première salle orange, l'atelier de Francis Bacon représenté avec de grandes photographies qui font l'état des lieux, prises par Perry Ogden, si vous ne connaissez pas le livre construit à partir du fameux: 7, Reece Mews, avec une préface de John Edwards, ami et unique héritier de Francis Bacon, c'est encore plus impressionnant.

La seconde salle peinte d'un vert pomme soutenu est destinée aux photos de Eadweard Muybridge, elles nous environnent littéralement tandis que cinq vitrines établissent un acte muséographique fort, extraction d'éléments trouvés sur le site de l'atelier, nous voyons des photos d'amis, d'amants sur lesquelles on a marché, qui sont tachées de peinture, trouées... des livres de médecine, certains consacrés aux maladies de la peau, la nature et le sport se mêlent aux monographies d'artistes, Vélasquez, Picasso... Enfin, la dernière salle, aux murs rouge écarlate... les peintures inachevées de Francis Bacon nous reçoivent en silence.

Dominique Navet

## HUGO CHAVEZ (ET STÉPHANE HESSEL)

« Dans un monde de malheur, Hugo Chavez avait le goût du bonheur. Il croyait aux idées, aux mouvements pour les porter, aux personnalités pour les incarner. Il laisse à la jeunesse – jeunesse du Venezuela, jeunesse d'Amérique latine, jeunesse du monde – le témoignage précieux qu'une vie, une simple vie peut être utile par les actes accomplis, par les mots prononcés, par les traces laissées. Chaque génération rencontre ses épreuves. La sienne en a vécu de terribles. La nôtre affronte une crise. Aucun défi n'est insurmontable, aucun objectif n'est inaccessible dès lors qu'il y a une conscience, une volonté, une force. Mesdames et Messieurs, cette leçon de vie ne s'effacera pas avec Hugo Chavez car cet esprit-là ne mourra pas, ne mourra jamais. Il a un nom, c'est celui du socialisme. » Ainsi François Hollande s'est-il exprimé récemment lors d'un hommage rendu dans la cour des Invalides. Puis il a rehaussé ses lunettes embuées et a regardé partir le cercueil recouvert du drapeau tricolore du pays. Notre pauvre président! Si sa cote de popularité baisse, que dire de sa vue et de sa raison? **Jean-Louis Rambour**

## lectures

### GUILLAUME DE FONCLARE DANS TES PAS

Si je m'étais mis devant le poste ce soir-là – La Grande Librairie – c'était pour voir et entendre Jeanne Benameur qui présentait son dernier livre « Profanes ». Un grand moment de bonheur s'annonçait. Et je ne fus pas déçu! Mais je ne vous parlerai pas de ce roman. D'autres le feront mieux que moi. Non, c'est le bouquin d'un autre invité que j'ai envie de présenter: « Dans tes pas » de Guillaume de Fonclare. Pas très loin de Jeanne, se tenait un grand échalas un peu gauche, cheveux

courts, moustache et petite barbiche, lunettes d'intello. Ancien directeur du Mémorial de Péronne. De son visage émanait une grande douceur et une profonde humanité. Il avait publié un premier livre en 2010, chez Stock: « Dans ma peau », où il racontait sa maladie. Une maladie grave, invalidante et inexorable. Et je l'ai écouté silencieusement, confortablement assis dans mon canapé, ma chienne sur les genoux. Et mon cœur, peu à peu, s'est serré. Dès l'émission terminée, je suis allé sur internet le commander. Et je l'ai lu d'une seule traite. Eh oui, c'est comme ça, il y a des bouquins qui...

L'histoire est simple: deux hommes, un qui lutte avec sa maladie, lui, et un autre qui a tout pour être heureux et qui se suicide, son meilleur ami. Oh, rassurez-vous, rien de mélo dans ce récit, juste une amitié brisée net. Une chienne de vie qui détruit tout, mais qui aussi rend parfois plus fort. Pas si éloigné que cela de « Profanes ». Des gens cabossés par la vie qui, grâce à des rencontres ou des événements, vont continuer de vivre, malgré tout.

Chez Guillaume de Fonclare, tout est en pudeur. On a envie de le suivre dans ses promenades régulières vers Notre-Dame-des-Vignes, de s'asseoir avec lui sur le banc de pierre jaune, « à l'ombre consolante d'un grand arbre ». Il y a du Octave Lassale chez lui. Le style est limpide, de superbes descriptions font digression, comme pour nous ramener encore plus durement à la réalité. L'auteur va continuer son chemin escarpé, malgré ce drame qui le rongé autant que sa maladie: « Dans le grand désert de ton cinquième étage, tu n'as pensé ni à ta femme, ni à tes filles, tu n'as pensé à personne... Tu t'es condamné à mort en nous infligeant la perpétuité ». Des mots simples, froids, durs, pour décrire les derniers instants de son ami: « Un matin, tu déposes tes filles à l'école, tu vas jusqu'à l'immeuble... tu te gares sur ta place de parking, tu entres dans le hall, tu prends l'ascenseur... tu poses ta veste sur le dossier d'une chaise pour ne pas qu'elle se froisse, tu pousses une table... tu montes sur la table et tu ouvres la fenêtre, tu sautes sans un cri ». Une profonde histoire d'amitié comme un coup de pied au cul.

Mario Lucas

Dans tes pas de Guillaume de Fonclare, aux Éditions Stock.

## ET LE SINGE DEVINT CON



1814. Un navire français sombre à quelques encablures des côtes anglaises, face au village d'Hartlepool. Le lendemain les villageois trouvent sur la plage un survivant du naufrage. C'est un chimpanzé, habillé d'un uniforme français, qui servait à bord de mascotte. Le prenant pour un être humain (et surtout pour un ennemi), ils le capturent et organisent un procès où le pauvre animal sera condamné en bonne et due forme par la vindicte populaire.

On se dit au départ que c'est gros, trop gros. Comment peut-on confondre un singe et un homme? Tout simplement en pensant que cet énergomène braillard dont la langue semble si agressive à l'oreille ne peut être qu'un de ces « fils de chienne engrossée par le diable déguisé en porc » que l'on trouve sur le sol français. Après tout, dans ce trou perdu d'Hartlepool, personne n'a jamais vu un soldat de Napoléon.

Lupano s'est inspiré d'une légende toujours vivace en Angleterre. D'ailleurs la postface nous apprend qu'aujourd'hui encore les habitants d'Hartlepool continuent d'être la risée du royaume et sont affublés du sobri-

quet peu flatteur de *monkey hangers*, « les pendeurs de singe ».

Le récit dénonce, en vrac et sans hiérarchie, l'ignorance crasse, la haine, le nationalisme exacerbé, l'obscurantisme le plus désolant ou encore l'effet de masse qui transforme des individus en un groupe d'abrutis (petite dédicace personnelle en passant aux supporters des équipes de foot que j'adore...). Le tout sans jamais tomber dans un quelconque didactisme plombant. Parce qu'il faut bien reconnaître que cette histoire sordide est aussi drôle, surtout grâce à son incroyable galerie de personnages, tous plus lourdauds et ridicules les uns que les autres, et à ses savoureux dialogues truffés d'injures que les rosbeefs adressent aux bouffeurs de grenouilles: « Saleté de cloporte nourri à la fiente de poule! Crevure de bouffeur de tripes de rats! Sale glaviot de vieux ragondin malade! Espèce de déjection d'hirondelle africaine bouffée par les vers! » L'outrance des propos va de pair avec la violence sourde de certaines scènes qui peuvent mettre le lecteur mal à l'aise mais l'équilibre fragile entre le cocasse et l'insoutenable n'est jamais rompu. Et si le sort du pauvre singe est abominable, le clin d'œil final apporte un peu de lumière dans cette sombre tragédie.

Graphiquement, le trait nerveux de Moreau sonne juste et traduit bien les emportements incontrôlés de la populace, le tout sous un ciel gris délavé typiquement anglais.

Un titre surprenant dont la portée du message reste malheureusement universelle.

Jérôme Prévost

*Le singe de Hartlepool* de Wilfrid Lupano et Jérémie Moreau. Delcourt, 2012. 94 pages. 14,95 euros.

Je m'aperçois que souvent je résume un spectacle par une anecdote dérisoire : le crâne rasé d'un ténor turc ou le fan quémandant à genoux un autographe du metteur en scène au lieu de parler sérieusement des opéras qui étaient au programme (voir *L'air de rien* précédent). Ce qui devrait n'être que de petites balises mnémotechniques ne prend-il pas trop d'importance dans ma relation et dans ma mémoire ? En fait, j'ai toujours fonctionné comme ça : je me souviens que, jadis, parce que je ne savais plus si telle photo avait été prise à Poitiers ou à Saint-Savin, j'avais fait appel à un chat noir qui se chauffait au soleil devant le portail central pour distinguer une église de l'autre. Saint-Savin sur Gartempe était devenu l'église du chat. Et pour des décennies. La preuve : jusqu'à aujourd'hui. Or quand je veux me souvenir d'un grand moment de musique vécu il y a vingt-cinq ans, c'est encore de cette manière insignifiante que je procède. En 1989, au théâtre de Saint-Quentin, j'ai assisté à un récital de Paul Tortelier. Le grand violoncelliste allait mourir l'année suivante d'une rupture d'anévrisme aortique. Depuis longtemps, il se savait en danger mais il avait refusé l'opération qui aurait pu lui accorder un sursis. Lorsqu'il joua à Saint-Quentin, il aurait pu perdre la vie sur scène. Une simple histoire de corde qui cède. La première suite de Bach n'en fut que plus bouleversante : nous savions le vieil homme de soixante-dix-sept ans très fragile et peut-être craignons-nous que les pulsations de la sarabande puis de la gigue ne l'essoufflent trop. Mais Paul Tortelier vainquit évidemment toutes les dif-

ficultés. L'interprétation accompagnée de tous ces petits bruits parasites que les enregistrements font hélas disparaître donnaient aux écouteurs (terme préférable à celui d'auditeurs, n'est-ce pas ?) un agréable sentiment de proximité intime. Avant que sa fille ne le rejoigne pour exécuter une sonate pour piano et violoncelle, il se permit même de chanter en espéranto une de ses propres compositions : l'hymne à la paix intitulé *Le grand Drapeau*. Puis ce fut la sonate. Avec Maria de la Pau-Tortelier, pianiste. Et un jeune tourneur de page qui s'approcha de son tabouret sur la pointe des pieds. Un tout jeune, visiblement connu des spectateurs en tant qu'élève du conservatoire municipal. Premier mouvement lent : pas de problème, à part deux coups de menton de Maria de la Pau en direction de la partition qui tardait un peu à progresser. Puis ce fut l'allegro con brio. Et la catastrophe. La pianiste dut tourner les pages elle-même, d'un geste de plus en plus rageur, au point qu'on put croire que la main nerveuse allait terminer sa trajectoire sur la joue du jeune homme. Pauvre garçon. Le public ne lui tint pas rigueur d'un certain ralentissement du rythme de la sonate et, au moment des applaudissements, il manifesta même sa solidarité, osant quelques bravos. Si bien que ce récital Tortelier a pour toujours gravé en moi le visage décomposé d'un jeune tourneur de page. Ce détail donc.

Jean-Louis Rambour



Paul Tortelier

## MARIE NIMIER VOUS DANSEZ ?



C'est un curieux petit livre, avec ce titre qui invite aux souvenirs de campagne et de bals sous chapiteau de bal – parquet. Cette parafine râpée avant l'entrée des danseurs ! Prononcer ces mots, quelle audace ! *Vous dansez ?* Neuf entrées en scène, pour cent pages, vous n'en ferez qu'une bouchée si vous choisissez bien votre instant de lecture. Une dédicace invite à la recherche d'indices, Qui est Dominique Boivin ? Conception ! Chorégraphie et interprétation ! Compagnie Beau Geste. Le premier titre : « *Le Ficus* ». La danse et la sensualité du danseur : « Pendant des heures, il essayait les feuilles des ficus. Avec cette même application, cette même douceur, cette même patience obstinée, il me caressait ». Le quitter pour exister. Elle pense à lui souvent. « *L'Audition* », la voix directive du chorégraphe et les monologues secrets de Trista, interprète appliquée et joueuse. « *Les Patins* », ceux chez grand-mère, le premier baiser, l'appareil dentaire. « J'ai quatorze ans. » Quinze, seize, dix-sept. « J'ai dix-huit ans et je découvre encore de nouveaux gestes, de nouvelles façons d'articuler les gestes », années d'apprentissage, variations sur l'appellation : les petits rats. « *La Manche* », page 51, moitié du livre, enjoué.e vous restez ! Textes courts comme ces séquences de gestes



brefs interminablement répétés que fixe, aujourd'hui, hors de ce livre, le photographe japonais Shinichi Maruyama. Courte pause, le rêve d'un fiancé ostéopathe? Le rêve de toutes les danseuses? Ce serait bath! réplique Zazie, dans le métro. « *Le Journaliste* », il insinue que j'aime me montrer, question, réponse, le monologue avance les raisons. « *Sa danseuse* »: « Et pourquoi j'accepte ses visites, c'est vrai, il a raison de poser la question ». « *La Balançoire* », une cause intime, de petite fille: « Très tôt je l'ai su, si je voulais survivre, je devais mettre une couche de muscles entre mes parents et moi / réinventer mon corps / le sculpter ». « *Solo* ». « *La Petite Annonce* ». Pour vous seule, dans l'intimité particulière de la lecture, pour permettre votre rencontre avec l'auteure sans mon frêle rôle d'intermédiaire qui toujours s'interroge sur ce qu'il écrit pour tenter votre geste de lecteur. Histoires personnelles, ce danseur, qui est-ce? Chaque nouvel élan réclame une autre écriture. Le danseur et son imaginaire, que se passe-t-il dans la tête de celui qui danse?

L'esprit malicieux de Marie Nimier s'y glisse en incisives subversives et étonnantes. Allez-y sans crainte, je veux, je veux, écrit-elle, quelque part. Ce texte a fait l'objet de nombreuses interprétations qui lui ont donné corps: festival Temps d'Images, mis en ondes à France Culture, chorégraphie: *À quoi tu penses?* de la compagnie Beau Geste... « Je ne sais pas ce que j'aurais choisi si j'avais dû faire un vrai métier, comme disent les amies de ma mère. Et à part la danse, qu'est-ce qu'elle fait dans la vie? » *Vous dansez?* Vous lisez: *Vous dansez?*

**Dominique Navet**

« *Vous dansez?* », Marie Nimier, Gallimard Folio, 2007

## LE STOÏCIEN SOUS LA PLUIE

Frédéric n'est pas si fier d'être picard. Son expérience lui fait penser qu'il existe quelque part un classement des régions selon l'attrait sexuel qu'elles exercent sur les proies potentielles. De ce classement se détachent trois catégories. Il y a les régions dont les possibles compagnons de coït se foutent, l'Auvergne par exemple. Le Limousin, indéniablement. Il y a celles qui divisent, dans le sens où elles repoussent autant qu'elles attirent – ce qui en fait les plus aimables alliées de la fornication: l'Île-de-France, le Languedoc-Roussillon. Et puis, il y a celles qui refroidissent, qui arrondissent les angles amoureux, qui invitent à la tape amicale sur l'épaule du bon copain. Pire, qui appellent *la confidence*. La Picardie en tête. Le Beauvaisien qu'il était le faisait se fantasmer francilien, même parisien, voire banlieusard – ça lui donnait un côté canaille. Mais rien n'y fait: né picard, il mourra picard.

Louise se tient droite, se cambre juste un peu avant chaque impulsion pour éviter les flaques d'eau qui étoilent un sol boueux. Le chemin qui mène à la voiture est long et d'épais nuages ont déjà pris possession du ciel. Bas: le ciel, le sien qu'elle réajuste avant de faire demi-tour. *Tu viens? Il va pleuvoir, je ne voudrais pas qu'on soit tout mouillés!* Frédéric a ce pas lent et assuré de celui qui connaît la nature mais au fond, c'est d'un peu de temps dont il a besoin. Tout est dialectique: tu-es-comme-tous-les-autres; avec-moi-c'est-différent; synthèse. Mais, surtout, ne pas tomber dans la confidence... et cette bâtarde pluie picarde qui va tout foutre en l'air!

Elle le précède, sautille et s'épanche, son sujet de thèse. Son pas à lui, plus lent encore, et des arcs qu'il dessine avec ses pieds au-

dessus des flaques. Il sourit à la terre, mi-picard, mi-parisien. Il se décide, cède à l'appel du ciel, à ses signes. Lève le nez. La rat-trape. Agrippe le poignet droit, main droite, derrière elle. *Louise*. À l'oreille, *tu m'as mis pour que je mue*, un vers – amputé – d'Hélinand de Froimont, pour faire le malin. Approche la bouche, frôle la peau.

Gifle. Lourde. Sèche. Et chaude jusque dans son œil.

Elle s'éloigne, elle ne sautille plus. Le vent se lève et porte au visage de Frédéric, les narines serrées et la pointe du nez en l'air, la dignité nietzschéenne – le visage lisse et propre d'une statue – les premières gouttes, poings rieurs de petites fées un peu garces. Il sauve la face.

Heureux le stoïcien! *[I]l n'a plus ce visage humain tressaillant et bouleversé, mais porte en quelque sorte un masque d'une admirable symétrie de traits; il ne crie pas et n'altère en rien le ton de sa voix. Lorsqu'une bonne averse s'abat sur lui, il s'enveloppe dans son manteau et s'éloigne à pas lents sous la pluie!*

**Julien Puissant**



Paul Réé, Lou von Salomé, Friedrich Nietzsche

[Nietzsche, *Vérité et mensonge au sens extra-moral* pour l'extrait du dernier paragraphe]

## LA VIE QUAND MÊME



Cela fait deux ans que le séisme qui a détruit une partie des côtes japonaises s'est produit. Deux ans, et l'on n'en parle presque plus. Tout juste pour s'interroger stérilement sur les effets de la fuite radioactive de Fukushima sur la faune et la flore. Keiko Ichiguchi a, à cette époque, commencé à rédiger un récit en partie autobiographique, qui s'est mué en témoignage sur le vif d'une expatriée.

L'héroïne de cette histoire s'appelle Itsuko Sonoda. Enfant, elle souffre d'une maladie qui lui cause étourdissements et chutes brutales. Tout le monde cherche à la rassurer mais elle surprend une discussion d'adultes et comprend qu'elle risque de mourir. C'est à cette époque que la mort devient pour elle, si ce n'est une obsession, du moins une invitée régulière de ses pensées.

Une femme va radicalement changer sa perception de la vie : sa nouvelle maîtresse,

Yuriko Tada. Et c'est en partie pour elle que bien des années plus tard Itsuko se décidera à revenir au Japon, juste après la catastrophe, pour admirer la floraison des cerisiers.

À travers ce récit de vie, dont Keiko Ichiguchi nous explique en fin de volume qu'il est grandement inspiré de sa propre expérience, se dessine un exemple de l'hébété-tude puis de la force vitale qui se sont emparés du peuple japonais après la catastrophe. On a beaucoup entendu parler à cette époque de l'admiration des Européens pour cette incroyable capacité à avancer, malgré le drame ; de leur insensibilité aussi, pour les mêmes raisons.

*Les cerisiers fleurissent malgré tout* nous montre surtout que ces considérations n'ont pas lieu d'être. Qu'il n'y a peut-être pas de spécificité culturelle qui fasse qu'on se relève ou non d'une catastrophe comme celle-là. Juste un parcours personnel, qui fait que chacun trouve les moyens qu'il peut pour émerger du drame. Certains choisiront par exemple de célébrer les cerisiers en fleurs pendant que d'autres préféreront rester en deuil.

Keiko Ichiguchi livre avec *Les cerisiers fleurissent malgré tout* un beau témoignage sur ce bouleversement qu'ont été le séisme et le tsunami qui s'en est suivi. On comprend comment ce drame s'est imposé dans la vie de chacun, même ceux qui se trouvaient à des milliers de kilomètres. Une ode à la simplicité et à la relativité des choses.

**Tristan Wallet**

*Les cerisiers fleurissent malgré tout*, Keiko Ichiguchi, Kana, 15€

FRANÇOISE XENAKIS  
ELLE LUI DIRAIT DANS L'ÎLE

Son mari a été déporté dans une île. On est en Grèce, au temps des colonels. Trois ans d'attente, de vexations, sa femme obtient enfin l'autorisation de lui rendre visite. Une heure, interdiction de se toucher. Mais le drame se joue ailleurs, dans les mots mêmes : elle ne le touche plus avec ses mots, il est brisé et se refuse à croire encore qu'une vie est possible. Il installe entre eux une distance que d'abord elle ne comprend pas. Elle ne comprend plus cet homme qu'elle a aimé, elle le trouve si différent, si peu habité de la rage de justice qui les tenait debout. Elle ne le reconnaît plus. D'abord. Et puis les choses du corps parlent, les regards, les gestes, les silences. L'amour a des patiences infinies. Elle lui a apporté une couverture pour le froid de l'exil et de la solitude. Quand le garde voudra la lui enlever, il se battra de toute sa rage, il mourra sous les coups mais ses co-détenus l'auront lacérée avec leurs fourchettes et leurs dents pour qu'elle échappe à leurs tortionnaires. Il attendait cette ultime visite pour trouver la force de ruer une dernière fois contre la brutalité de la répression...

Le texte de Françoise Xenakis est dépouillé, minimaliste, troué de silences comme l'est la conversation entre celle-ci et celui-là. Témoin de ces temps où le jour ne luisait plus qu'à travers de maigres interstices. En Grèce, le capitalisme a trouvé à remplacer les colonels mais le chant des opprimés reste le même.

**Aléhyse Cadillac**

*Elle lui dirait dans l'île*, Robert Laffont, 1978

« NOUS AVIONS QUELQUE CHOSE  
AU CŒUR COMME L'AMOUR »

*Le Seigneur, à cheval, passait, sonnant du cor  
Et l'un avec la bart, l'autre avec la cravache  
Nous fouaillaient. Hébétés comme des yeux de vache,  
Nos yeux ne pleuraient plus ; nous allions, nous allions,  
Et quand nous avions mis le pays en sillons,  
Quand nous avions laissé dans cette terre noire  
Un peu de notre chair... nous avions un pourboire :  
On nous faisait flamber nos taudis dans la nuit ;  
Nos petits y faisaient un gâteau fort bien cuit... \**

Mais ils n'en pouvaient plus. C'était trop endurer. Ces suicides, ces douleurs, ces horizons barrés. Une course d'obstacles qui toujours augmentaient. Ils répétaient souvent et c'était lancinant, Serge, Dany, Georges, Laurence, Loïc et tant et tant « Pensez-donc nos enfants vivraient plus mal que leurs parents? »

Ils s'étaient donné rendez-vous sur cette place qui déjà autrefois...

Pierre, Claude, Josiane, Christiane, Michel et Marie-Jeanne... ils disaient : « Pensez donc, nous avons lutté pour conquérir des droits qu'ils s'acharnent à abolir! » Et quand ils disaient *ils*, leurs regards étaient sombres, on sentait sourdre leur colère.

*– Moi, je serais un homme, et toi, tu serais roi,  
Tu me dirais : Je veux!... – Tu vois bien, c'est stupide.  
Tu crois que j'aime voir ta baraque splendide,  
Tes officiers dorés, tes mille chenapans,  
T'es palsambleu bâtards tournant comme des paons :  
Ils ont rempli ton nid de l'odeur de nos filles  
Et de petits billets pour nous mettre aux Bastilles,  
Et nous dirons : C'est bien : les pauvres à genoux!  
Nous dorérons ton Louvre en donnant nos gros sous! \**

Certains étaient venus en car, d'autres avaient pris le train. S'approchant déjà ils chantaient, heureux d'être ensemble, et le temps des cerises leur semblait terre promise.

C'était leur revanche, leur jour de gloire, faire force, faire nombre, témoigner, protester, gronder, crier, hurler.

C'était un chœur de protestations, un immense chant de revendication.

Ils disaient je refuse, leur arrogance leur mépris ; je refuse de vivre dans un pays soumis.

Ils avaient pour ce jour préparé des pancartes, avaient inscrit « Nous sommes tous grecs », apporté des ballons, dressé les drapeaux rouges... Il faisait beau, c'était le printemps. Ils affichaient les couleurs de leur révolte et de leurs espoirs.

Ils n'en revenaient pas, la foule était immense, riante, résolue, grondante, halebantante. De tous les coins de France, c'était une déferlante. Les rues étaient bouchées, leur élan arrêté, ils tournaient sur eux-mêmes. Ils se souvenaient des vers d'Aragon, et se récitaient ses poèmes :

*C'était comme une féerie/Aujourd'hui le peuple est le maître/ Il se promène dans Paris  
Qui met ses drapeaux aux fenêtres.../ Enfants,  
chantez et rechantez/ Le pain, la paix, la Liberté.*

Ils n'en revenaient pas, regardant autour d'eux, ils se sentaient des ailes, jouaient à se tendre la main, à rire ensemble, à avoir chaud.

Ils n'en revenaient pas, ce printemps camarade, qui leur mettait le rouge aux joues, au ventre un appétit à ne rien céder, qui leur mettait en bouche des chants venus d'hier dont ils se sentaient fiers.

*– Citoyen! Citoyen! C'était le passé sombre  
Qui croulait, qui râlait, quand nous primes la tour!  
Nous avions quelque chose au cœur comme l'amour.*

Ils disaient Liberté, la Bastille, nous voulons la reprendre.

Ils disaient fraternité, le peuple dans la rue, ils vont bien nous entendre.

Chacun est un maillon de cette grande chaîne du peuple militant qui depuis si longtemps s'est battu, se bat, se battra, pour la dignité, le Pain, la Paix, la Liberté.

C'était le 18 mars de l'année 2012.

Il y eut le printemps arabe.

Les foules dans les rues, en Espagne, au Portugal, des milliers et des milliers..

*Un frisson secoua l'immense populace.  
Alors, de sa main large et superbe de crasse,  
Bien que le roi ventru suât, le Forgeron,  
Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front!\**  
Palais des Tuileries, vers le 10 août 92

Aline Salomon



\* *Le forgeron*, Arthur Rimbaud

## LE DROIT À LA PARESSE<sup>1</sup>

Alors que les innovations technologiques permettraient de nous soulager des tâches les plus ingrates, la valorisation du travail<sup>2</sup> dans la société demeure plus importante que jamais. Jadis les plus nantis vivaient de leurs rentes et pratiquaient une saine oisiveté tandis que les autres trimaient pour gagner leur vie. Aujourd'hui, il faudrait appartenir aux classes les plus aisées pour trouver un emploi. L'inégalité devant le travail exclut les plus humbles du partage des richesses et dévalue le regard porté sur eux. Faut-il pour autant se culpabiliser d'être paresseux ?

Parler de paresse c'est évoquer une quantité de termes qui lui sont associés : oisiveté, fainéantise, négligence, apathie, parasitisme, dégoût, dilettantisme, inaction, inertie, lenteur, indifférence, indolence, abandon, procrastination, aboulie, mollesse, inutilité. Dans la même optique, il est nécessaire d'établir certaines différences entre paresse et oisiveté. Les mots *paresseux*, *oisif* et *fainéant* ont modelé leur sens avec le temps. Il s'agit d'un processus qui les oriente, de manière de plus en plus explicite, vers des valeurs opposées au travail. Conjointement, leur rapport au péché (faute religieuse<sup>3</sup> et sociale) s'accroît.

Le champ sémantique du mot *travail* est aussi étendu que celui de la paresse. Les termes associés en tant que synonymes : labeur, œuvre, action, industrie ; gardent la trace de leur évolution historique<sup>4</sup>. Les deux premiers mots vont se rapprocher au point d'effacer les différences de leurs sens originels. C'est le moment où la notion de paresse commence à s'opposer à celle de travail, signalant, dans ce tournant simultané, l'étroite corrélation entre ces deux termes.

Croire que le travail est une vertu est bien

la cause de tous nos maux. Car en consommant notre temps et notre énergie, il nous soustrait à la réflexion, à la pensée, à la rêverie, à la création et bien des fois à l'amour. Ne pas travailler au-delà de ce qui est nécessaire, ce n'est pas nécessairement ne rien faire, c'est faire autre chose de plus épanouissant, de plus constructif. Toujours à produire davantage dans le but mesquin de consommer un tas de choses dont nous pourrions nous passer sans chagrin, nous oublions le vrai sens de la vie.

« Bouge pas comme ça, tu me fatigues », « Toi aussi, faut que tu remues, que tu cavales, mais qu'est-ce qu'ils ont tous ? On a le temps. Faut prendre son temps. Faut prendre le temps de prendre son temps. » dit Philippe Noiret à son chien dans *Alexandre le bienheureux*.<sup>5</sup>

À présent, je vous laisse, j'ai du boulot !

1. Paul Lafargue, gendre de Marx, publie en 1880 le pamphlet *Le Droit à la Paresse* sous la forme de plusieurs articles dans lesquels il propose d'expliquer en termes d'intensité du travail, les raisons des crises de surproduction et en quoi le capitalisme, en exigeant un travail acharné, est générateur de crises. Selon lui, les prolétaires sont coupables d'avoir livré leurs femmes et leurs enfants aux bourgeois : « ...de leurs propres mains, ils ont démolé leur foyer domestique, ils ont brisé la vie et la vigueur de leurs enfants... »

2. Jusqu'à l'époque classique le mot *travail* exprimait couramment l'idée de tourment, de peine, de fatigue (le *tripalium*, origine du mot travail, désigne un engin à trois pieds, utilisé communément comme instrument de torture).

3. À l'origine, l'Église employait le mot *acédie* pour désigner ce péché capital. L'*acédie* signifiait « paresse spirituelle », c'est-à-dire le fait de se désintéresser de tout, de ne croire en rien, de ne pas avoir foi. Le sens de ce péché capital était donc bien différent de celui d'aujourd'hui, pour lequel nous employons le mot *paresse*.

4. C'est seulement au XVI<sup>e</sup> siècle, que le mot *travail* – dans le sens d'activité quotidienne permettant de subsister – remplace définitivement, dans l'usage, les plus anciens et plus nobles de *labeur* et *œuvre*.

5. Film d'Yves Robert, 1967.

## Fin d'une légende

Je n'avais jamais lu *L'attrape-cœurs* de J.D. Salinger. Je vivais donc avec sa légende de brûlot d'après-guerre. Une légende savamment entretenue par l'auteur lui-même qui vécut l'essentiel de sa vie dans un isolement absolu jusqu'à sa mort récente (2010). Entre-deux il aura très peu publié, des nouvelles exclusivement. *The catcher in the Rye* paraît en 51 mais le copyright date de 45. Je m'y suis plongé avec une curiosité impatiente. Dix pages plus loin, je savais que plus rien ne changerait jusqu'à la page 252. Holden Caulfield ne m'épargnerait rien de ses états d'âme, de ses fantasmes de collégien puceau, de ses souvenirs potaches. Le tout écrit comme il parle, avec ces expressions gentiment irrévérencieuses que l'on a à seize ans et ces répétitions un peu crispantes que l'on entend dans les cours de récréation. Caulfield est le roi des digressions, ça n'arrête pas. À vrai dire, mis à part quelques passages comme les dix dollars de la prostituée, je me suis copieusement ennuyé. Bien sûr écrire cela en 45, ça n'est pas rien. Je veux dire, pour le style. Mais ça ne méritait pas mieux qu'une nouvelle. Traduction d'Annie Saumont, Goncourt de la nouvelle... R. Wallet

Lettre bi-mensuelle publiée  
avec le soutien de la revue *Incognita*  
et des Éditions du Petit Véhicule,  
à Nantes. *Les Années* sont en ligne sur  
[editionsdupetitvehicule.blogspot.com](http://editionsdupetitvehicule.blogspot.com)

2013, *Les années* – Une publication bimensuelle de : Ciels en Picardie. Ont participé à ce numéro : Aléhyse Cadilhac, Dominique Cornet, Prisca Hazebrouck, Élie Hernandez, Michel Lalet, Mario Lucas, Dominique Navet, Jérôme Prévost, Julien Puissant, Jean-Louis Rambour, Aline Salomon, Roger Wallet, Tristan Wallet.

Réactions et contributions attendues à :  
[cielsenpicardie@orange.fr](mailto:cielsenpicardie@orange.fr)